

Roger LAOUÉNAN, *Les Bretons sous les gaz. Yser 1915*, Spézet, Coop Breizh, 2014, 144 p.

Dans les carnets qu'il rédige en captivité à compter de la fin du printemps 1915, Élie Préaucht, du 74<sup>e</sup> RIT, le régiment territorial de Saint-Brieuc, capturé le 22 avril de la même année, raconte par le menu cette fameuse journée qui vit les Allemands lancer la première attaque au gaz d'envergure, non loin d'Ypres. Même si une part de reconstruction *a posteriori* des événements n'est pas à exclure, chacun des instants semble avoir profondément marqué le territorial originaire de Saint-Launeuc, dans les Côtes-du-Nord : la journée des plus tranquilles – « nous nous mettons à jouer aux cartes et les autres roupillent au soleil » précise-t-il par exemple –, le morceau de pain et le fromage avalé vers 17 h avec « une gorgée de vin, car j'en avais encore à moitié dans mon bidon », le coup d'œil jeté « par le créneau du côté de l'ennemi », presque par hasard, occasion d'apercevoir « une fumée jaunâtre » sortant des tranchées allemandes. La crainte n'est, fort logiquement, pas celle d'une attaque au gaz, alors inimaginable, mais celle d'une mine : « nous allons tous sauté (*sic*), crie-t-on, ils ont miné et les mines sont allumées, dans quelques instants nous serons ensevelis ». S'ensuit une fuite vers l'arrière, le plus loin possible de ce qui apparaît être le lieu probable d'une future explosion. Les territoriaux sont vite rattrapés par le nuage cependant : ainsi que le confie Préaucht, « ayant à peine fait une cinquantaine de mètres, je tombe, je suis empoisonné ». Les symptômes qu'il décrit l'ont été par d'autres : « le cœur bat très fort, les yeux crient et je suffoque malgré moi, je sens que je vais mourir ». Le territorial est soulagé quelques instants par une gorgée de bière proposée par un camarade et peut reprendre sa marche vers l'arrière. L'ennemi approche cependant rapidement, les vagues d'assaut suivant de près le nuage tandis que l'artillerie tient en respect les réserves potentielles en bombardant la seconde ligne, notamment le village de Boesinghe. « L'ennemi nous poursuit » écrit Préaucht, « lançant des « Hourras » et s'arrêtant de temps en temps pour faire des feux de salves sur nous ». Le territorial, comme pour mieux justifier sa capture à venir, décrit d'ailleurs une situation dantesque, qu'il n'exagère sans doute en rien : « je marche toujours à découvert sur la plaine, au milieu de la mitraille. Les arbres sont fauchés, la plaine est couverte de cadavres. Je pense à mon heure dernière. J'invoque la Très Sainte Vierge de me protéger sous sa divine protection », ultime recours en cette situation qui semble désespérée. Préaucht « continue toujours à marcher avec deux camarades qui sont abattus à mes côtés. Le sergent David est traversé par une balle et tombe comme une masse en jetant un cri de douleur. J'y suis me dit-il et sa parole se tait ». Et de poursuivre : « je suis cerné. Je me couche, ne pouvant plus marcher »

Rares sont les témoignages aussi forts que celui laissé par le petit paysan de Saint-Launeuc sur cette journée du 22 avril 1915 : une dizaine tout au plus pour l'ensemble des régiments bretons et normands de la 87<sup>e</sup> division territoriale, une demi-douzaine à peine sans doute pour les 73<sup>e</sup> et 74<sup>e</sup> RIT de Guingamp et Saint-Brieuc, au cœur du livre de Roger Laouénan, ancien journaliste, auteur d'une dizaine d'ouvrages de vulgarisation sur les combattants bretons dans la Grande Guerre.

Celui-ci en ignore pourtant bon nombre, à commencer par celui de Préauchtat, pourtant publié en 2006 par l'association Bretagne 14-18, à la fondation de laquelle il avait participé en novembre 1996<sup>17</sup>.

Il serait vain de dresser ici la liste des lacunes bibliographiques, des imprécisions – les *Reichsarciv* (sic) citées à plusieurs reprises (p. 81 et 133, par exemple) sont bien entendu les *Reichsarchiv*, et plus précisément l'équivalent allemand des *Armées françaises dans la Grande Guerre, Der Weltkrieg 1914 bis 1918*, en une quinzaine de volumes –, des erreurs factuelles dénotant un manque de rigueur – le « commandant Lichnock » de la page 79 n'est plus que « le lieutenant Lichnock » à la page... 80 ! L'ouvrage, mal construit, ne réussit surtout pas à trancher entre une perspective globale mal maîtrisée – Olivier Lepick en 1998, le général Mordacq en son temps ont fait beaucoup mieux – et l'approche plus fine, centrée sur les régiments territoriaux recrutés dans les Côtes-du-Nord, qui reste vague, faute de recherches neuves et approfondies dans les archives. Il faut en effet préciser que les Bretons annoncés dans le titre ne sont que des Costarmoricains, l'auteur délaissant les Vitréens du 76<sup>e</sup> RIT. Quand l'amateurisme – au plus mauvais sens du terme – de l'auteur, que l'on a connu un peu plus rigoureux, rejoint celui de l'éditeur qui, faute de relecture, laisse passer nombre de coquilles ou une mise en page fantaisiste (une conclusion commençant sur une page paire, après une page impaire blanche, deux pages blanches successives, p. 109-110...), que retenir ?

Soyons franc, bien peu de chose. Une description plus précise des événements du 22 avril 1915, croisant journaux de marches et d'opérations des unités françaises, témoignages de Poilus, de combattants allemands ou britanniques ? Un tableau précis des pertes subies par les deux régiments territoriaux bretons, grâce à une plongée dans les documents d'archives, venant éclairer enfin un débat vieux d'un siècle désormais, faisant fluctuer le nombre de morts de quelques centaines à plus de 10 000 ? Une étude fine et renouvelée de la mémoire bretonne en terre flamande, sous la forme du fameux monument de Boesinghe ? Rien de tout cela en fait. Tentons de « positiver » : Roger Laouénan signale le témoignage de deux soldats du 73<sup>e</sup> RIT et d'un officier du 74<sup>e</sup> RIT, jusqu'alors inconnus. C'est peu, sans doute, pour un ouvrage de près de 150 pages, mais c'est malheureusement à peu près le seul apport nouveau de ce livre. La manière dont les pertes sont envisagées

---

17. PRÉAUCHAT, Élie, *Carnets de guerre et de captivité d'Élie Préauchtat, soldat à la 9<sup>e</sup> Cie du 74<sup>e</sup> RIT de Saint-Brieuc*, Plessala, Association Bretagne 14-18, 2006. L'on peut d'ailleurs rappeler ici le gros travail éditorial dû à cette association, présidée par René Richard depuis 1997 : outre un bulletin trimestriel qui a permis d'exhumer nombre de sujets et/ou de documents concernant la Bretagne dans la Grande Guerre, on lui doit l'édition d'une trentaine de sources, carnets ou correspondances de combattants pour l'essentiel. Signalons aussi l'apport essentiel de Bretagne 14-18 à la connaissance de la guerre sous-marine au large des côtes de la région, grâce notamment au recensement de l'ensemble des navires de pêche ou de commerce armés dans les ports bretons coulés par les *U-Boote* allemands.

par l'auteur est de ce point de vue intéressant : « au moins deux milles Bretons sacrifiés » écrit-il (p. 133). « Sacrifiés » ? L'expression laisse l'historien perplexe, plus encore lorsqu'il prend le temps de se pencher sur les *JMO* des 73<sup>e</sup> et 74<sup>e</sup> RIR et sur les historiques régimentaires publiés dans l'immédiat après-guerre. Les *JMO*, rédigés à chaud, évoquent par exemple 10 morts, 61 blessés et 792 disparus au 74<sup>e</sup> RIR, 14 officiers, 70 sous-officiers et 842 soldats tués, blessés ou disparus au 73<sup>e</sup> RIR pour le 22 avril, un peu plus encore si l'on tient compte des engagements des jours suivants. La disproportion du nombre de disparus par rapport à celui des blessés et des morts interpelle bien évidemment, et demandait, dans le cadre d'un travail sur cet événement, une analyse précise que permettait idéalement le cadre ici choisi pour l'étude : les régiments de Guingamp et Saint-Brieuc. L'auteur ne nous en dit rien : Élie Préaucht fait pourtant partie de ces « disparus » dont on apprendra, quelques semaines plus tard, qu'ils sont en fait pour beaucoup prisonniers. C'est aussi le cas de huit des douze officiers portés initialement disparus au 74<sup>e</sup> RIR. Si la proportion n'est sans doute pas aussi favorable à l'échelle de l'ensemble des deux régiments, si beaucoup des blessés et disparus/prisonniers du 22 avril se ressentiront longtemps des conséquences de leur intoxication au chlore, une monographie aurait dû apporter des éléments tangibles sur ces questions. Ce n'est pas le cas.

Une cartographie limitée à une seule vieille carte imprécise et des photographies sans grand rapport pour la plupart avec la journée du 22 avril ou les régiments de la 87<sup>e</sup> DT complètent un ouvrage d'un apport et d'un intérêt donc très limité. Le centenaire n'a, en Bretagne comme ailleurs, pas produit que de bonnes choses.

Yann LAGADEC

Loeiz HERRIEU, *Le tournant de la Mort*, traduit du breton et édité par Daniel CARRÉ, Rennes, TIR, 2014, 500 p., ill. n. b. et coul.

La publication, par Rémy Cazals en 1978, des *Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918* est un temps fort dans l'historiographie de la Première Guerre mondiale. Son succès éditorial est aussi le signe d'un retour de cette guerre dans l'espace public, au-delà du cercle des chercheurs universitaires, comme l'atteste, par exemple, la production cinématographique. Ce renouveau et cette demande sociale incitent à la mise au jour et à la publication de multiples témoignages de soldats, avant même la prolifération liée à la commémoration du centenaire. En 2013, Rémy Cazals dirige un inventaire où il recense 500 témoins de la Grande Guerre<sup>18</sup>... qui ignore *Le tournant de la Mort*. Ces carnets de guerre d'abord écrits sur le vif, puis réécrits à partir des années 1930, par Loeiz Herrieu, ont pourtant déjà

---

18. CAZALS, Rémy (dir.), *500 témoins de la Grande Guerre*, Portet-sur-Garonne, Éditions Midi-pyrénéennes/Edhisto, 2013.